

vêtu de la *mishnaha* nationale — allait et venait dans la cuisine sans se préoccuper du mendiant.

Eulalie fit trainer auprès de celui-ci son fauteuil, et, d'un ton altéré, elle lui dit à voix basse :

— Quel est ce déguisement, seigneur, et que venez-vous faire ici ?

Le mendiant baissa la tête ; deux larmes roulerent sur ses joues :

— Je ne suis pas déguisé, et je ne suis plus un seigneur, damoiselle ! répondit-il.

— Quoi ! serait-il vrai ? Vous demandez l'aumône ? Vous avez faim ? Vous souffrez ?

— Il y a deux jours que je n'ai mangé !... Il y a neuf ans que je souffre.

— Je vous plains !... — Votre adorable bonté me touche !... moi, je ne me plains pas ; Dieu me punit ! Je le sais et je bénis son nom trois fois saint.

Il se signa pieusement.

Eulalie, étonnée, l'interrogea de nouveau :

— Vous étiez riche, pourquoi êtes-vous pauvre ? Vous aviez remié Dieu, pourquoi l'invoquez-vous ?

Le mendiant se recueillit un instant, puis il reprit :

— Lorsque je quittai Saint-André, perdu d'honneur, ne possédant rien au monde, rongé par le remords, je me résolus à faire la guerre, ce qui était encore un moyen de satisfaire mes instincts sanguinaires.

Je devins un soldat d'aventure, allant de compagnie en compagnie, me vendant au plus offrant.

Je parcourus, pendant six années, la France, l'Allemagne et l'Italie. Un jour, dans la campagne romaine, mes compagnons m'abandonnèrent ; la fièvre me dévorait, je ne pouvais plus me battre, et... je n'osais plus répandre le sang !... Je faillis mourir, comme un chien, sur les cailloux des chemins.

Des moines, qui passaient là, me recueillirent. Pour la première fois depuis mon enfance, je pleurai, à les voir prodiguer des soins à un vieux routier vicieux, sans cœur, sans foi ni loi, tel que je l'étais.

Non-seulement ils guérirent mon corps, mais encore ils sauvèrent mon âme. Ils m'arrachèrent de cet abîme où je m'étais précipité, ils m'apprirent que le repentir efface tous les crimes, sinon aux yeux des hommes, du moins aux yeux de Celui qui est mort pour eux, et pour les plus infâmes d'entre eux !... J'ai mis trois ans à venir de Rome en ce lieu. Trois ans ! Je me suis agenouillé devant toutes les églises ; j'ai épuisé mon corps, à force de jeûnes et de macérations ; le frotai de montri mes épaules ; j'ai tant pleuré, que mes yeux n'ont plus de larmes. J'ai voulu mourir sur le tombeau de mes victimes. Hélas ! je ne puis aller jusque-là. Je suis à bout de forces.

— Et vous vous repentez ? dit Eulalie, attirée par ce récit simple et touchant, et sur les joues blêmes de laquelle coulaient deux ruisseaux de larmes.

— Je voudrais vivre mille ans, afin que l'expiation fût moins courte, et le châtement, proportionné à la faute.

— Comment vous nommez-vous, seigneur ? Je sais votre nom véritable. — Je m'appelle Jérôme. J'ai oublié l'autre nom.

— C'est bien, dit Eulalie. Jérôme, vous restez ici. Au nom de ma mère et de mon frère, je vous offre l'hospitalité.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE

[NOTE EDITORIALE. — Nous croyons devoir publier les correspondances qui nous sont adressées, relativement à des sujets de critique littéraire, pourvu qu'elles ne sortent pas de certaines bornes. Nous en laissons la responsabilité à leurs auteurs.]

CRITIQUE MALVEILLANTE

M. l. Rédacteur, Je faisais, il y a quelque temps, dans L'Opinion Publique, au sujet de la critique littéraire en ce pays, des réflexions que tous les hommes bien pensants approuvent. J'admettais l'utilité d'une critique raisonnée de notre littérature, mais je désapprouvais ces condamnations partiales et absurdes portées contre des œuvres et des écrivains dignes d'éloge et de sympathie. Je disais qu'on devait se défier de ces faux Boileau qui croient pouvoir d'un seul mot, sans raisonnement et sans discussion, détruire ce que notre littérature a produit de plus remarquable.

Un amateur des belles-lettres vient de démontrer que le travail et le talent sont non-seulement mal payés dans ce pays, mais souvent encore très-mal appréciés.

M. Fréchette a fait sur M. Papineau une pièce de poésie que tous les connaisseurs, sans distinction, ont admirée. Il semblait qu'il n'y aurait qu'une voix pour proclamer que c'était bien là une des plus belles inspirations de notre poésie nationale. Et cependant, c'est cette magnifique production qu'un prétendu amateur des belles-lettres cherche à flétrir dans une critique où il prouve que, s'il aime les belles-lettres, il aime peu M. Fréchette.

Mais, au lieu de faire comme vous, monsieur le critique, raisonnons, une par une, vos réflexions au sujet de cette pièce, et voyons ce qu'elles valent. Notre intention n'est pas de venger le poète ; il sait que les connaisseurs ne se laisseront pas prendre à une critique qui, pour tout argument, se contente de dire : Ceci n'est pas poétique, ou : ceci n'est pas beau. Mais il importe de ne pas permettre au premier venu de sauter à pieds joints dans nos plates-bandes littéraires et, sous prétexte de critique, d'y arracher les plus belles fleurs, en disant, d'un

ton qui n'admet pas de réplique : C'est du chien-de-lit !

Commentons. Vous citez ce vers :

Il restait là, debout dans sa majesté sainte

Et vous dites : "Tout ce dernier vers est redondant."

Or, redondant, dans tous les dictionnaires, veut dire *superflu, qui est de trop*. Or, si ce vers-là est de trop, il faut avouer qu'il est bien beau : après cela, dans la pensée du critique, c'est peut-être pour cela qu'il le trouve de trop.

Vous dites : "Le poète emploie trop souvent les adjectifs rutilants, comme gigantesque, immense, épique, olympique, stoïque, héroïque, cimes neigeuses, zones orageuses, etc."

Or, de toutes ces expressions — nous avons pris la peine d'y voir — il n'y a que le mot *immense* qui se trouve deux fois dans la pièce.

Avouez que votre *trop* *souvent* est aussi étrange que votre *redondant*. Quant aux *etc.*, vous m'accordez le bénéfice d'inventaire, n'est-ce pas ?

Vous citez un vers que Fréchette n'a jamais écrit :

L'œil encore imprégné de leur héroïsme.

Fréchette avait écrit, lui :

Son œil encor baigné de leur héroïsme.

Votre vers est tout simplement forgé, et s'il est mauvais, c'est voire faute. Avec ce système-là, vraiment, il vous sera facile de prouver que tous les vers de Fréchette sont mauvais : vous n'aurez qu'à y substituer les vôtres. C'est bien simple.

Laissez vieillir ses mains, dites-vous, n'est pas une expression poétique. Au contraire, c'est ainsi, en prose, et dépourvue du reste de la phrase, que cette expression paraît étrange. Dans le vers, elle est au contraire tout à fait lyrique.

Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères...

Vous dites magistralement : "Ce vers à trop d'emphase." Ce n'est pas difficile à dire ; mais je ne crois pas me tromper en affirmant que vous ne connaissez pas plus la valeur du mot *emphase* que celle du mot *redondant*. Ne vous en déplaise, monsieur, ce vers a de l'ampleur et de la majesté ; mais quant à de l'*emphase*, vous pouvez lui en donner en le lisant, si vous le voulez ; car, à part la figure de rhétorique qui porte ce nom, l'*emphase*, prise en mauvaise part, ne peut se dire que du ton que l'on donne à sa voix pour lire ou dire quelque chose. De grâce, apprenez votre langue, monsieur le critique.

60. Citons toujours :

Lui, le puissant tribun que la foule en démente. Saluait tous les jours d'une clameur immense. Relégué désormais dans un monde idéal. Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue. Il dormait dans l'oubli...

Les deux premiers vers commencent en *ithos* et finissent en *pathos*, comme la pièce elle-même. Comprenez pas du tout ; mais continuons :

Je ne comprends pas bien, au troisième vers, dans quel monde idéal il était relégué.

Ah ! tiens, c'est à votre tour de ne pas comprendre. Mais vraiment, là, vous devez en être désolé, une chose si simple ! Vous ne voudriez pas que l'on donnât des explications pour vous seul, n'est-ce pas ?

Au quatrième vers, qu'on croyait abattue ne veut rien dire.

Parce que vous ne comprenez pas encore, sans doute ? C'est triste.

Au cinquième vers, il dormait dans l'oubli est une expression qui n'est pas juste ; on dit d'un homme obscur qu'il dort dans l'oubli, comme on le dit aussi d'un poème médiocre.

Après nous avoir dit qu'il ne comprenait pas, monsieur s'empresse de nous en donner la preuve, parbleu.

Encore :

Mais comment, le soir devant les flots, le poète peut-il dire ensuite : au-dessus des flots noirs ! Les flots ne peuvent être noirs et dorés à la fois.

O critique ! venez voir les flots de l'Ottawa ; vous les trouverez très-bruns, ce qui ne les empêche pas de se dorer comme les autres au soleil couchant, allez.

80. Je lis :

Alors le bruit des eaux brisant sur les écares. Les murmures du vent dans les grands pins sonores. La chanson des oiseaux, la plainte des bois sourds, Tout ce concert confus de rumeurs innomées Qui s'éleva, la nuit, de l'onde et des ramées. Tout lui parlait des anciens jours.

Au premier vers, les écares sont là pour rimer avec les grands pins sonores du second vers.

Beau dommage ! Et sonores est là pour rimer avec écares, c'est incontestable. Vous n'avez pas trouvé le merle blanc, là, mon cher critique.

Au quatrième vers, je ne comprends pas *rumeurs innomées*.

C'est un peu raide, mais puisque c'est vous qui le dites.

Comment ces bruits de la nature qu'il énumère et qu'il appelle rumeurs innomées, quoiqu'il les nomme, peuvent-ils rappeler les anciens jours à un mortel quelconque ?

C'est à citer, tout simplement. Encore une explication qu'il faudrait à ce monsieur pour lui tout seul !

90. Allons plus loin :

Ouvrant au souvenir l'essor de ses pensées. Ce débris glorieux de nos grandeurs passées. Géant d'une autre époque oublié parmi nous. Comme il vous égarait de sa hauteur serene. Colosses d'aujourd'hui, tourbe contemporaine. Qui n'alliez pas à ses genoux.

C'est en ouvrant l'essor de ses pensées au souvenir, que ce débris glorieux, en même temps que ce géant d'une autre époque, érase de sa hauteur serene la tourbe contemporaine qui n'allait pas à ses genoux.

Et bien ! Voulez-vous dire qu'un géant ne peut pas être le débris glorieux d'une époque ? Par exemple !

Le poète eût mieux fait en mettant, au dernier vers : Qui n'alliez pas à ses genoux, puisqu'il s'adresse à des contemporains.

Vous oubliez donc que Papineau est mort depuis six ans ! Mais réfléchissez donc, avant de critiquer !

Il me semble que la tourbe contemporaine, que M. Fréchette méprise, contient des hommes aussi remarquables que M. L. J. Papineau, sinon par une éloquence aussi entraînante, du moins par un savoir aussi profond, une connaissance plus étendue des lettres, et une philosophie plus élevée.

C'est possible ; mais chacun son goût. Vous dites :

Il compare l'âne de Papineau à ces hautes pics dont les cimes neigeuses dressent dans le ciel par leurs altières splendeurs.

Et vous ajoutez : "C'est une vieille image." D'abord, pour un classique, vous êtes bien scrupuleux ; ensuite, mon cher, prenez toute la strophe, c'est-à-dire la comparaison tout entière, et je vous défie de trouver ailleurs quelque chose qui ressemble à cette *vieille image* qui est tout simplement une beauté de premier ordre.

110. Il lui semblait entendre, au milieu des rumeurs, Son grand nom résonner ainsi qu'une fanfare.

Andessous d'immenses colosses. A en juger par le sens de la phrase, au milieu des rumeurs vient là comme une cheville.

Tiens ! et ces rumeurs innomées que vous critiquez il n'y a qu'un instant ? Après cela, c'est peut-être le défaut de mémoire qui vous empêche de comprendre.

120. Mystérieux échos du passé ! Les rafales Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales ; Puis son œil s'abaissait d'une étrange clarté ; Aux éclats de la poudre, au son de la trompette, Il avait entendu claquer dans la tempête Le drapeau de la liberté.

Comment les rafales, les vents qui font sur la terre la pluie et le beau temps, peuvent-ils être, même en poésie, les échos mystérieux du passé, et jeter comme un bruit de marches triomphales ?

Vous ne comprenez donc pas que ce ne sont pas les rafales, mais bien le bruit des marches triomphales qui est un *mystérieux écho du passé* ! Est-ce que le vent ne peut nous apporter des bruits confus dans lesquels on s'imagine entendre des accents qui nous ont été familiers ? Mais vous n'avez pas le moindre instinct poétique, mon ami.

Et à la fin de la strophe, entendre claquer un drapeau n'est pas très-poétique.

Je vous renvoie à tous les traités de belles-lettres, au mot *hermanie imitative* ; vous trouvez l'expression que vous critiquez, loin d'être mauvaise, est au contraire d'une véritable beauté.

130. Immortelle phalange au courage invaincu Qui commandait jadis ; et la main sur l'histoire. Il comptait en pleurant les compagnons de gloire Auxquels il avait survécu.

Au courage invaincu n'est pas harmonieux ; on dit un courage invincible.

Farceur ! Si Fréchette avait voulu dire *invincible*, il l'aurait dit, parbleu ! mais il voulait dire *incertain*, d'abord parce que c'est cela, ensuite, parce que c'est plus poétique. Comprenez-vous ?

M. Fréchette eût dû mettre les yeux sur l'histoire au lieu de la main sur l'histoire.

Monsieur le critique, si vous ne saisissez pas la nuance qu'il y a entre ces deux expressions, je vous pardonne.

140. Insondable mystère, Qui fait presque toujours succéder, sur la terre, Aux triomphes d'hier les revers d'aujourd'hui ! — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Ah ! bien, par exemple, c'est trop fort cela, je vous retire mon pardon. Si ces trois vers dont le sens est si clair, et qui, du reste, sont expliqués par ceux qui les précèdent et ceux qui les suivent, sont un mystère pour vous, vous êtes bien à plaindre, car ils ne sont *mystérieux* pour personne.

150. Et pourtant — échaos de la pensée humaine ! — Ce génie, héritier de quelque ombre romaine, Avait encore en lui des éblouissements.

Comment, est-il étonnant qu'un tel génie ait eu des éblouissements ?

Tiens ! seriez-vous malhonnête par-dessus le marché ? Citez tout, et l'on verra que le *pourtant* qui commence la phrase, n'est pas là comme un cheveu sur la soupe. Et puis, suivant vous, il faudrait donc dire toujours quelque chose d'étonnant, en poésie ! C'est vous qui êtes étonnant.

160. Vain héroïsme ! Un soir la mort, la mort brutale, Vint le toucher au front de sa marque fatale ; Vaincu par l'âge, hélas ! ce mal sans guérison...

Il y a redondance et pléonasme aux deux premiers vers. Que veut dire le dernier ?

Cette redondance et ce pléonasme-là sont à encadrer, parole d'honneur ! Quant au dernier vers, vous demandez ce qu'il veut dire. Si vous n'êtes pas vaincu par l'âge, vous, cela ne vous empêche pas d'être bien et dument atteint d'un autre mal sans guérison, à ce que je puis voir.

170. Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse. L'on vit dit que déjà sa tête glorieuse Rayonnait d'immortalité.

Deux alexandrins ampoulés et un vers de huit syllabes pour dire que le nom de Papineau est immortel.

Tiens, et toute la pièce donc !

180. Et ceux qui parent voir sa figure mourante. Que le reflet vermeil de l'occident baignait. Crurent — dernier verset d'un immortel poème — Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême A cet astre qui s'éteignait.

Ces vers sont bons, et les deux derniers font image.

Ces vers sont splendides, en effet ; mais la preuve que vous n'y entendez rien, c'est que les deux derniers ne font pas image du tout.

Mais Papineau, me dit-on, est mort dans un jour d'hiver, sombre et neigeux.

Vous êtes mal informé la-dessus comme sur le reste, voilà tout.

190. Ce n'était pas la mort, c'était l'apothéose ! Maintenant, parlons bas ; il est là qui repose Au détour du sentier si sauvage et si beau Qu'il aimait tant, le soir, à gravir en silence ; Et les grands ornements verts que la brise balance Sont prêts seuls sur son tombeau.

C'est la plus belle strophe du poème, et la seule qui soit sans faute de goût.

Voyez comme l'on peut différer d'opinion : je trouve, moi, que c'est la strophe la moins caractérisée de toute la pièce.

200. Mais voici qui est sublime : Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire Avait enveloppé dans le même suaire Tout un passé mort avec lui.

M. Fréchette confond, dans ce vers, le fossoyeur avec l'ensevelisseur.

Faites donc des vers, maintenant ! Cela nous met à la mémoire ce critique impayable qui prétendait que le fameux vers de Crémazie :

Que les baisers du ver qui dévore leurs os... était mauvais, puisque le ver, n'ayant point de lèvres, ne pouvait donner de baisers.

Un autre reproche terrible que le critique fait au poète, c'est d'avoir employé le mot *gestes* huit fois dans sa pièce. Terrible en effet, si l'on considère que la pièce a vingt-et-une strophes, c'est-à-dire cent vingt-six vers.

Le critique ajoute : "Il parle trois fois de l'antiquité, pendant qu'un seul souvenir évoqué des anciens eût suffi ; ces grands cœurs à la trempe olympique ; tous ces héros sortis d'un moule antique ; ce génie, héritier de quelque ombre romaine, etc., etc."

D'abord, il n'est pas défendu, que je sache, de parler de l'antiquité vingt fois si l'on veut ; ensuite, je ne vois pas l'antiquité qu'il peut y avoir dans ces grands cœurs à la trempe olympique ! Il nous faudrait des explications la-dessus.

Enfin, voilà à nu toute la critique du *sacré* AMATEUR DE BELLES-LETTRES. Rengainez, brave pourfendeur ; ce n'est pas une charge à fond de train comme celle que vous venez de faire qui empêchera le poème de Fréchette de se porter à merveille et de faire l'admiration de ceux qui s'y connaissent. Que dis-je, vous en rehaussez l'éclat. Vous êtes mal disposé à l'égard de l'auteur, cela perce, et vous avez fait de votre mieux pour le démolir ; or, en voyant comme vous y avez réussi, M. Fréchette doit être persuadé maintenant qu'il a fait un chef-d'œuvre. DELTA.

LE PRÉTENDU SUICIDE

Nous avons reproché, il y a quelques semaines, à la suite des journaux quotidiens de Montréal, la nouvelle du prétendu suicide du jeune Régis Lalonde, trouvé mort dans sa chambre le 19 mars dernier. Telle était la première impression du public et de la presse. Mais l'enquête du coroner, qui s'est terminée il y a une quinzaine de jours, a fait connaître la véritable cause de cette mort mystérieuse. Après un examen minutieux fait par des médecins distingués, on est arrivé à la conviction que M. Régis Lalonde était mort d'une "paralysie subite du cœur." Ce verdict a rendu justice à la mémoire de l'infortuné jeune homme et à sa respectable famille. Il a fait tomber les injustes soupçons si vite transformés en certitude par des personnes trop empressées à croire au crime, et qui ont induit la presse et tout le public en erreur dans cette circonstance.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Austriches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement. J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada. Vente en gros : A. DELAU, 223, rue McGill, Montréal.